

UN NOËL EN ACADIE

Je ne publierai pas tes bans avant Noël, avait répondu le Père Chauvreux ; ta maison n'est pas encore tout achevée, et Françoise est bien trop jeune pour se mettre dans la misère. Et qui prendra soin de mon vieil ami Marcel, si tu lui emmènes sa petite fille ?

Le fait est que Françoise était bien d'âge à se marier ayant eu ses dix-sept ans aux labourages. Les Acadiennes de l'en premier se mariaient communément à dix-sept ans ; plusieurs même à seize, voire à quinze.

Mais il y avait eu un noir complot ourdi entre le curé de Grand-Pré et le vieux Marcel d'Aigle, au détriment du jeune et bouillant André Melançon.

André avait rempli à peu près toutes les conditions exigées, alors d'un Acadien cherchant à se marier : sa maisonnette s'en allait finie ; aucun, parmi les jeunes garçons du village, n'avait un meilleur attelage que lui ; et avec les cinq arpents de pré que son père lui avait donnés en partage, en même temps qu'un joli morceau de terre haute il avait de quoi affaîter la grange que la jeunesse des environs était venue lui aider à se bâtir, entre les foins coupés et les blés mûrs.

Mais Marcel d'Aigle n'avait que sa petite fille pour lui tenir sa maison, depuis que sa femme s'était quittée mourir ; et il ne voulait pas se retirer chez ses enfants, qui pourtant l'en priaient, par esprit d'indépendance, plutôt que par méfiance de n'être pas bien traité, chez eux.

Il avait mis le Père Chauvreux dans ses intérêts.

— Cette cérémonie, disait-il, peut bien se retarder six mois. On n'est pas si vieux, pour se marier, à dix-sept-ans !

Noël arriva, en 1755, à la date accoutumée ; mais il n'y eut pas, cette année-là, et pendant plusieurs années après, de bans publiés à Grand-Pré, ni nulle part en Acadie.

Le grand dérangement s'était fait ; Grand-Pré avait été incendié, ainsi que tous les autres établissements français, en pleine paix, par ordre du gouverneur Lawrence ; et les Acadiens avaient été dispersés "comme des feuilles mortes qu'emporte un ouragan d'automne."

La résistance avait été impossible. Le colonel Winslow, venu avec un fort détachement pour, ostensiblement, prendre à Grand-Pré ses quartiers d'hiver, avait trouvé un moyen ingénieux de se saisir de toute la population, sans coup férir.

Il somma "tous les habitants mâles, âgés de plus de dix ans" de se rendre dans leur église pour entendre une communication très importante du gouverneur.

Quand ils furent rassemblés dans le lieu de la prière, les portes étant fermées et les issues bien gardées par ses hommes, Winslow leur annonça qu'ils étaient prisonniers de Sa Gracieuse Majesté, le Roi ; que tous leurs biens étaient confisqués, et qu'ils allaient être emmenés captifs sur les vaisseaux de guerre, ancrés dans la rade.

Ceci se passait le 5 septembre 1755. L'embarquement commença le dix du même mois.

Par mesure de lâcheté, plus encore que de cruauté, Winslow ordonna que les hommes fussent embarqués les premiers. Il avait peur.

Deux cent soixante jeunes gens furent désignés pour le premier convoi, et l'ordre leur fut donné de marcher.

En sortant de l'église, ces pauvres enfants aperçurent leurs mères, leurs sœurs, leurs promises, agenouillées sur les marches du perron et tout le long de la route qu'ils allaient suivre.

A ce spectacle déchirant, à la pensée qu'ils laissaient derrière eux, aux mains de leurs mortels

ennemis, et pour toujours, peut-être, les êtres qu'ils aimaient le plus au monde, leur cœur se révolta, et, d'un commun élan, ils essayèrent de briser le cordon qui les faisait prisonniers.

Les baïonnettes s'abaissèrent, et un grand nombre tombèrent baignés dans leur sang.

Alors, comprenant que tout espoir terrestre était perdu, ils tournèrent leur pensée vers le ciel, et, s'affligeant sur celles qui se désespéraient autour d'eux, bien plus que sur eux-mêmes, ils entonnèrent un cantique à la Patronne de l'Acadie, la Mère des Douleurs :

Je mets ma confiance,
Vierge en votre secours....

Et c'est en chantant que, sensibles aux martyrs que Rome vit un jour descendre dans l'arène du Colisée pour y être déchirés par les tigres et les léopards, ils passèrent au milieu des vieillards, des enfants et des femmes gémissant, pleurant, criant avec leur cœur de suprêmes adieux, pour se rendre au rivage, où ils furent entassés sur les navires anglais.

André avait aperçu Françoise, agenouillée auprès de son aïeul, et avait fait un mouvement pour lui dire une parole d'adieu.

Un soldat, croyant qu'il voulait fuir, lui enforça sa baïonnette au travers de l'épaule ; et Françoise, au cri de douleur et de rage que poussa André, était tombée évanouie.

Tous les Acadiens ne furent pas emmenés en captivité. Un petit nombre réussit à s'échapper, en se sauvant dans les bois. Parmi ceux-ci, Marcel d'Aigle et Françoise.

Mais la forêt, sans abri, sans vivres, sans armes à feu pour s'en procurer, leur fut presque aussi cruelle que les Anglais, à la différence près qu'ils y mourraient ensemble et qu'ils pouvaient enterrer leurs morts dans la terre d'Acadie.

Le veillard et l'enfant avaient d'abord gagné le suète, et étaient parvenus jusqu'au Port-Mouton, où ils espéraient trouver quelque vaisseau français. Mais perdant bientôt tout espoir de ce côté, et appréhendant d'être pris, ils avaient retraversé, au cœur de l'hiver la péninsule dans toute sa largeur, et étaient venus se fixer, après des fatigues et des privations inouïes à la baie Sainte-Marie, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le Collège Sainte-Anne.

L'existence, durant l'été suivant, leur fut assez facile. Au moyen de fascines et de piquets, assujettis ensemble avec des horiories de verges, le veillard s'était construit un nijagan, dans lequel il prenait quelques anguilles, des plaïses, du poullamon, du maquereau, de la gatte et quelquefois du homard.

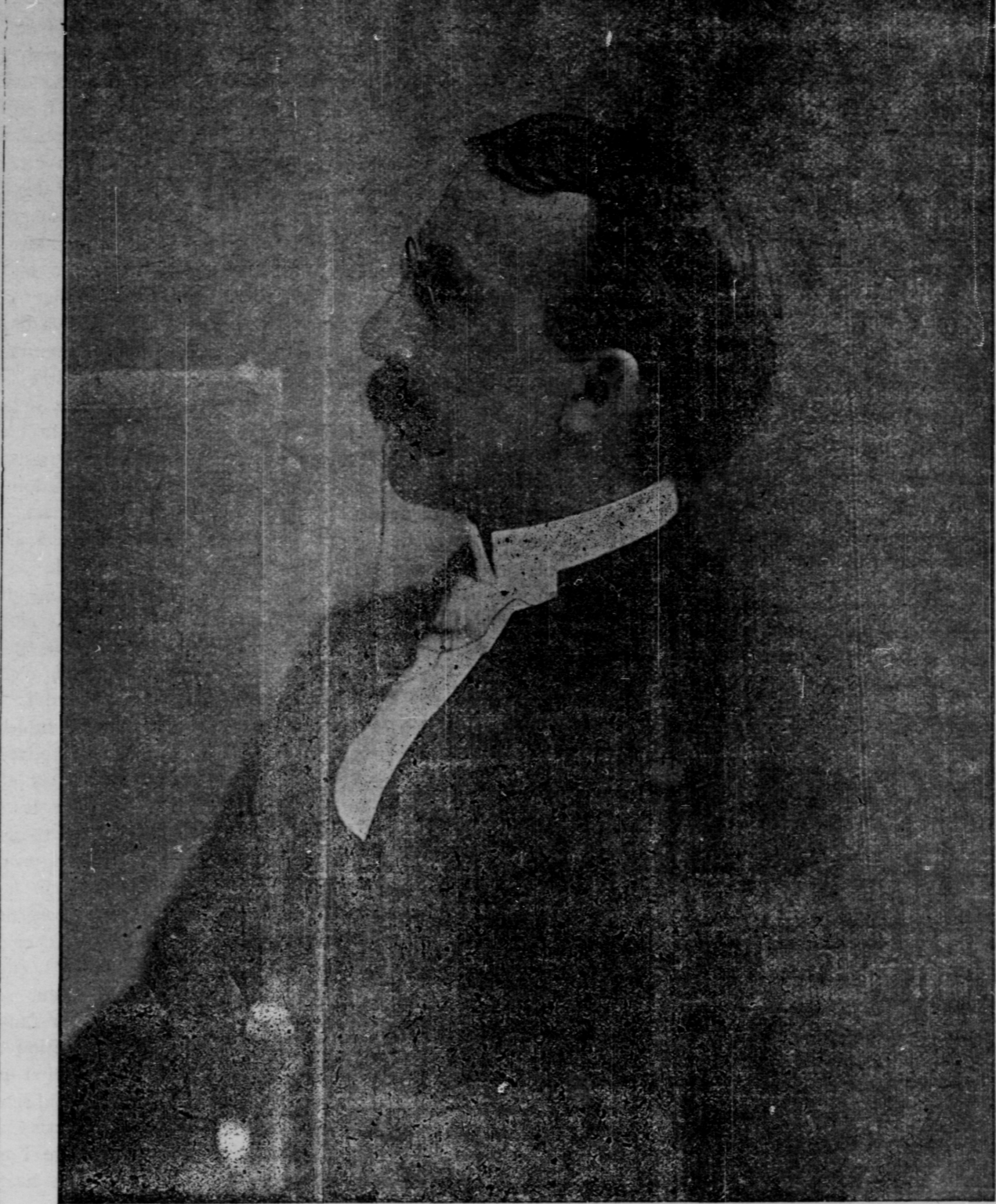
Françoise, de son côté, approvisionna le foyer de fruits sauvages, fraises, framboises et cerises, d'abord ; puis de sucètes, de quatre-temps, de poires âcres et de bluets canadiens, quand la saison fut plus avancée. Pour tout ça les coques et les moucles, coquillages très communs sur les côtes de la baie Sainte-Marie, firent leur principale nourriture.

L'automne leur fournit des pommes-de-pré en abondance : la lisière des prairies en était couverte ; ils s'approvisionnaient aussi de pommes-de-terre rouges, des grappes d'ours et des noisettes, quoique en petite quantité.

Mais, durant l'hiver, ils manquèrent périr de froid et de faim.

Quelques lièvres pris au collet, de faïne, que Françoise abattait, en grimant au fait des hêtres ; des coques qu'ils allaient pêcher dans le sable gelé du rivage, et quelques racines sauvages, furent tout ce qu'ils purent se procurer d'aliments.

Quand arriva le troisième hiver, aucun changement n'étant survenu, et les Sauvages leur ayant appris que la chasse aux Français



L'HON. PASCAL POIRIER, SENATEUR

se poursuivait toujours, Marcel dit à sa petite-fille :

— Il faut que je creuse ma fosse, avant les gelées. Autrement tu ne pourras pas m'enterrer, et notre cabane sera inhabitable pour toi.

La fosse fut creusée au pied d'un gros chêne, bien à l'abri, sur la pente d'un butereau.

Françoise avait laissé faire l'aïeul. Quand il eut terminé, elle lui dit de sa voix la plus caressante :

— Grand-Père, creusons une autre fosse, auras la vôtre.

Et le veillard, sans rien dire, sans verser une larme, s'était mis à creuser une seconde fosse, tout à côté de la sienne, mais plus petite.

Françoise tapissa sa tombe de mousse et de lichens. Elle y revenait souvent, apportant des fleurs tardives d'automne, et l'ornant avec amour. Comme si c'eût été sa chambre d'épousée.

Lorsque l'hiver fut tout à fait venu, et que le sol durci comme de la pierre, se fut couvert de son tapis de neige, les deux proscrits se préparèrent à mourir.

Les forces manquèrent au veillard, le premier. Il n'avait plus la vertu de se lever.

Un jour, c'était le 25 décembre, il dit à son enfant :

— Je sens que je vais mourir. Aide-moi, Françoise à me traîner jusqu'au bord de ma fosse. Quand je serai trépassé, tu essaieras de me pousser dedans, et, après m'avoir couvert de branchages, tu rouleras une pierre que j'ai mise là, tout près, afin que les loups ne viennent pas manger mon corps.

Il essaya de se lever, mais tomba inerte et apparemment sans vie, sur son grabat.

Françoise le crut mort et se mit à prier, en sanglotant : elle n'avait plus la force de pleurer.

Au même instant la porte de la cabane s'ouvrit, et un homme tout couvert de frimas et de neige entra, sans que Françoise l'eût entendu frapper.

— Ah ! c'est toi, André, dit le veillard, en ouvrant de grands yeux, qu'un éclair illuminait. Nous t'attendions. Agenouille-toi là, mes enfants, à côté de moi, et mariez-vous devant le bon Dieu, puisqu'il n'y a pas ici de prêtre.

André, car c'était bien lui, avait

gardé, comme une relique sainte, le jonc des fiançailles qu'il avait à Grand-Pré, quand le Père Chauvreux, à la demande de Marcel d'Aigle, avait remis à Noël la publication de ses bans.

Il le passa au doigt de sa fiancée, et, se penchant sur le veillard pour lui demander sa suprême bénédiction, il s'aperçut qu'il avait cessé de vivre.

— C'est la Vierge qui nous a sauvés, André, et qui vous a conduit ici, murmura Françoise à son époux.

Pour la remercier, disons-lui le cantique que vous lui chantiez, en partant de Grand-Pré, quand ils vous ont si cruellement blessé à cause de moi.

Et les deux enfants, la main dans la main, agenouillés près du corps de l'aïeul, chantèrent à demi-voix l'hymne à Marie, leur nouveau chant de Noël :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours ;
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours.

Et, quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

PASCAL POIRIER.
Shédiac, N. B. décembre 1903

A "Fairy" Calendar

The constant improvement in calendars is becoming more marked each year. The creations in this line, which a score of years ago, would be deemed works of art are now classed with those variegated mental compositions of which "Poor Richard's Almanac" was a veritable prototype.

This great advancement in the of making typographical charts by which the passage of the year can be accurately gauged is mainly—if not entirely—due to the perfecting and cheapening of the various processes of printing. These have developed to such a state that today, the work of the printing and lithographic press rivals that of the painter himself. In fact, it is possible by the expenditure of great care and skill to so reproduce a picture that it will at a short distance puzzle even an expert to tel

whether it is genuine or not.

As an illustration of this fact, the 1904 Calendar just issued by The N. K. Fairbank Company is an example. For years, the "Fairy" Calendars of this Company have ranked among the leading annual art creations, but in the present instance, they have fairly outclassed previous efforts.

The Calendar is composed of seven sheets, 10 by 13 inches in size, printed on heavy glazed paper and executed in twelve different colors. The first sheet represents an ideal figure of a young woman who is flanked each side by a broad, wavy blue scroll on which appear the different monthly indices, twelve in all. The other six sheets are devoted to six individual bust studies of young women from the brush of C. Warde Traver, an artist of national repute.

Each head is given a frame effect in imitation of burnt leather, with borders and decorations in L'Art Nouveau (The New Art) which is the latest French treatment for decorative effects and is all the vogue.

Taken altogether, the Calendar is a distinct and remarkably beautiful work of art which should be in the possession of every lover of the "home beautiful."

The new calendar is being given in return for ten oval fronts from Fairy Soap boxes or 25 cent's in stamps and can be obtained from The N. K. Fairbank Company Montreal

Lunch Room AND Restaurant

I have opened a lunch room and restaurant at my old stand, Tignish, where lunches can be had at all hours.

Ice cream, temperate drinks, confectionary, fruits, cigars, etc. Oysters in season

We also do baking to order When coming to Tignish call and have a good lunch.

Mrs. M. McElroy
Tignish
MAIN STREET

La Comptabilité du Cultivateur

Maintenant que tous les gros travaux de l'année sont finis, c'est le temps pour le cultivateur de se rendre compte des résultats.

Un inventaire enregistrant la valeur des bâisses, des machines, des animaux, des produits non vendus, devrait être fait avec précision, de manière à se rendre compte si on a fait du progrès depuis l'année passée, et quelles sont les parties de l'exploitation qui ont payé et celles qui ne l'ont pas.

Dans notre temps d'affaires strictes c'est une négligence impardonnable et qui peut conduire à de tristes surprises, de ne pas établir ses comptes de profits et de pertes au moins une fois l'an.

Cela peut être décourageant un peu de voir, les chiffres sous les yeux, qu'on a fait si peu de progrès ; mais, il est encore mieux de savoir exactement à quoi s'en tenir, et de prendre une résolution courageuse d'améliorer les choses, par plus d'attention dans tous les détails, pendant l'année à venir.

Ce n'est qu'en constatant ce qui a donné des résultats décevants qu'on peut améliorer les méthodes d'exploitation.

La saison qui vient de se terminer a été généralement avantageuse ; et la balance que doit établir le cultivateur penchera très probablement du côté des bénéfices. Ce devrait être un bon point de départ pour tenir régulièrement ses comptes ; car il est aussi important pour lui de pouvoir suivre les progrès réalisés et les déficits temporaires, que ce l'est pour n'importe quel commerçant.

Eating Became a Dread.

HOW MANY PEOPLE ARE ALMOST AFRAID TO SIT DOWN TO THEIR MEALS ?

YOU MAY BE ONE OF THEM. IF YOU ARE, THERE IS A CURE FOR YOU.

BURDOCK BLOOD BITTERS

CURES INDIGESTION, DYSPEPSIA, BILIOUSNESS, SOUR, WEAK AND ALL STOMACH TROUBLES.

Mr. J. G. Clunis, Barney's River, N.S., tells of what this wonderful remedy has done for him.—It is with gratitude that I can testify to the wonderful curative powers of B.B.B. I was so badly troubled with indigestion that whatever I ate caused me so much torture that eating became a dread to me. I tried numerous physicians, but their medicines seemed to make me worse. I thought I would try B.B.B., so got a bottle, and after taking a few doses felt a lot better. By the time I had taken the last of two bottles I was as well as ever, and have had no return of the trouble since. I recommend your medicine to the highest degree. B.B.B. is for sale at all dealers.

Dix ans de Terrible Névralgie

Ste Ursule,
Comté Maskinongé, P. Q.
Le 5 Mai, 1904.

THE E. R. O. COMPANY, LIMITED
HALIFAX, N. S., AND MONTREAL
MESSIEURS,—

Il me fait plaisir de certifier que j'ai souffert pendant dix ans d'une terrible névralgie et que tous les médecins que j'ai consultés étaient tous incapables de me donner aucun soulagement.

Un ami me recommanda un jour d'acheter une bouteille de votre huile merveilleuse, je l'appliquai telle que la direction, en arrière du cou plusieurs fois chaque jour et depuis ce temps je n'ai jamais eu aucune douleur.

Je suis heureuse de recommander votre huile à tous ceux qui souffrent car je suis convaincue qu'ils en retireront de grands bénéfices.

MADAME MARIE ST. LOUIS

Je certifie que le témoignage ci-dessus est entièrement vrai.

J. B. GAUTHIER,
Curé de l'Eglise Anglicane.
Ste. Ursule, le 6 Mai, 1903

Abonnez-Vous a
L'Impartial